

Jonction conceptuelle (I)

Dans Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, Lacan évoque une « jonction conceptuelle » qu'il aurait élaborée et à laquelle « nul n'avait encore pensé ». Les termes entre lesquels cette jonction est opérée apparaissent assez clairement dans le passage où elle est mentionnée. Il s'agit d'un côté d'une « dimension d'Autre-chose [...] qui se fait sentir dans tant d'expériences que les hommes vivent [...] sans penser qu'ils pensent », d'un autre côté du « lieu présent à tous et fermé à chacun où Freud a découvert que sans qu'on y pense, et donc sans que quiconque puisse y penser mieux qu'un autre, ça pense ». D'un côté donc, le lieu où « ça pense », ein anderer Schauplatz, le lieu de l'inconscient. De l'autre, la notion de ce qui « se fait sentir » dans la dimension d'Autre-chose et qui est encore décrite de la façon suivante : « le désir, l'ennui, la claustrophobie, la révolte, la prière, la veille [...], la panique, sont là pour nous témoigner de la dimension de cet Ailleurs ». Lacan souligne aussi qu'il ne s'agit pas d'y voir seulement le reflet d'un certain nombre « d'états d'âme », mais qu'ils seraient plutôt en rapport avec les « principes permanents des organisations collectives, hors desquelles il ne semble pas que la vie humaine puisse longtemps se maintenir.¹ » Il ne s'attarde pas à cette description qu'il évoque sous le terme d'« aspersion d'eau fraîche » avant d'en venir à la formulation qu'il dit « scientifique » de la relation à cet Autre du sujet et c'est-à-dire au schéma L.

À première vue, il ne paraît pas difficile de cerner ce qui étaye ici le propos de Lacan : l'étude de la « fonction du signifiant dans l'inconscient », ou encore la prise du sujet dans la structure du langage nous y introduisent rapidement. Il m'a paru plus difficile d'appréhender précisément les interactions qui soutiennent effectivement cette jonction et les relations qu'elle détermine entre les deux domaines qui viennent d'être évoqués. Un travail de cartel m'a récemment conduit à relire les commentaires donnés par Lacan au schéma de la lettre 52 de Freud à Fliess. Les réflexions et les échanges qui ont suivi me réservaient la surprise de voir s'y dessiner une suite d'observations, de déductions et d'hypothèses dont l'enchaînement paraissait reconstituer l'articulation qui demeurait jusque là problématique. La question de l'articulation entre la perception et la conscience, telle que Freud la présente dès la rédaction de cette lettre semblait parcourir la liaison essentielle de cette

¹ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 547.

explication. C'est cette relation que je tenterai d'expliciter dans le présent travail.

Celui-ci se compose de deux parties : le texte ci-dessous n'en constitue que la première. Le lecteur y trouvera une description du schéma de la lettre 52 ainsi qu'un exposé des suites qu'en donne Lacan dans le séminaire Les psychoses, et dans son écrit Le séminaire sur « La lettre volée ». Au terme de cette excursion, nous tenterons une première approche de la jonction qui nous occupe ici. La seconde partie de ce travail consistera à replacer ces éléments sur le schéma L.

1) Présentation du schéma de la lettre 52

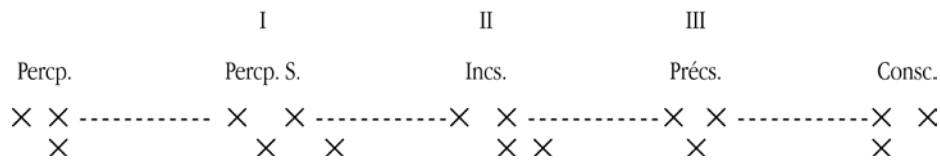
Dans sa lettre du 6 décembre 1896, Freud confie à Fliess qu'il dispose des éléments théoriques qui lui permettent de formuler une « nouvelle psychologie² ». Le schéma contenu dans la lettre retrace les bases de celle-ci et Freud souligne que sa nouveauté concerne la question de la *mémoire* : « ce qu'il y a d'essentiellement neuf, dit-il, dans ma théorie, c'est l'idée que la mémoire est présente, non pas une seule mais plusieurs fois, et qu'elle se compose de plusieurs sortes de signes. » Le schéma de la lettre 52 décrit la façon dont ces différentes sortes de signes interfèrent dans un dispositif qu'il situe entre la perception (*Wahrnehmung*) et le conscient (*Bewusstsein*). Je commencerai par le décrire brièvement.

L'existence de la mémoire repose selon Freud sur la présence de traces mnésiques enregistrées dans les neurones. L'interaction de la mémoire et du conscient suppose l'intervention de deux sortes de neurones. Les premiers régissent les phénomènes de la perception et de la conscience. Leur particularité est d'être sensibles à toute impulsion qui leur parvient de l'extérieur sans en conserver aucune trace. Leur réaction est comparable à celle de l'eau claire dans un champ lumineux : le rayon qui la traverse disparaît quand la lumière s'éteint. À l'opposé de ceux-ci, les neurones de la mémoire se caractérisent par la transformation qu'ils subissent du fait de l'impulsion reçue : leur réaction est comparable à celle d'une plaque photographique.

Le schéma s'organise autour de l'idée que « le conscient et la mémoire s'excluent mutuellement³ ». Il comporte trois groupes distincts de neurones de la mémoire, répartis en trois registres et connotés respectivement des chiffres I, II et III. L'ensemble du schéma se présente comme un dispositif linéaire comportant cinq stades : les lignes pointillées décrivent le cheminement d'une impulsion les croix désignent les registres où se produisent les transformations de cette impulsion. Nous le reproduisons ci-dessous :

² S. Freud, « Lettres à W. Fliess », *Naissance de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1991, p. 155.

³ *Id.*, *Ibid.*, p. 154.



Au point de départ (en *Percp.*) se trouvent « les neurones où apparaissent les perceptions et auxquelles s'attache le conscient ». Ils ne conservent en eux-mêmes aucune trace de ce qui est arrivé. Les trois registres centraux I, II, III décrivent l'incidence des neurones de la mémoire. L'impulsion qui leur parvient y est transformée sous l'effet des traces mnésiques qui y subsistent d'une expérience passée, et le mode selon lequel opère cette transformation est celui d'une *transcription*. Ces trois registres se différencient selon l'ancienneté des traces qu'ils contiennent :

- I. Au niveau des *perceptions-signes Percp. S.* (I) s'effectue une première transcription. Les traces dont elle procède remontent à des expériences vécues entre un an et demi et quatre ans, elles sont « tout à fait incapables » de devenir conscientes et sont aménagées suivant « des associations simultanées⁴ ».
- II. Une seconde transcription s'opère dans l'inconscient *Incs.* (II). Les traces mnésiques y sont aménagées « suivant les autres associations » et correspondent à des événements vécus entre 4 et 8 ans. Freud suggère que la transcription qui en dépend comporte l'indication d'un premier lien de causalité.
- III. Une troisième transcription s'effectue au niveau du préconscient *Précs.* (III). Les traces qui y interviennent sont des *représentations verbales* et correspondent à des souvenirs vécus entre 8 et 14 ans. Les transcriptions qui s'y produisent constituent l'étoffe de notre *moi officiel* (ego officiel).

À l'extrémité du dispositif, le conscient (*Consc.*), ou la « *conscience cogitative secondaire* est probablement liée à la « réactivation hallucinatoire de relations verbales ».

Ce qui est reçu en tant que perception consciente est donc le résultat d'une triple transcription s'opérant sur le donné brut de la perception telle qu'elle parvient à l'entrée de l'appareil. Indépendamment de tout autre commentaire, le schéma nous confronte à l'idée que l'inconscient intervient à partir d'un lieu qui se situe entre perception et conscience, comme « entre cuir et chair » dira Lacan dans l'un de ses commentaires⁵.

Freud indique également que son schéma permet de repérer le processus de refoulement : celui-ci procède du fait que certains éléments se présentant à la transcription dans un registre, ne se retrouvent pas, dans la version transcrite.

⁴ *Id., Ibid.* p. 155.

⁵ J. Lacan, Séminaire XI, *Les concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 46.

Lacan, commentant la lettre 52, dira que « le système de défense fait que dans un registre donné ne figurent pas les choses qui ne nous font pas plaisir et qui pourtant étaient là dans le registre précédent, prêtes à être traduites⁶ ». Nous sommes là, ajoute-t-il, dans l'économie officielle : on ne se rappelle pas des choses qui ne font pas plaisir. Freud suggère encore de classifier les différentes pathologies qu'il étudie d'après la période de la vie à laquelle se rapportent les souvenirs refoulés dont elles dépendent. C'est ce qui le conduit à établir les correspondances suivantes.

I	II	III
1,5 à 4 ans	4 à 8 ans	8 à 14 ans
Hystérie	Névrose obsessionnelle	Paranoïa

2) Commentaires et suites données par Lacan au schéma de la lettre 52

Le schéma de la lettre 52 à Fliess est cité à non moins de sept reprises durant les onze premières années du séminaire. Lacan l'associe parfois au schéma dit « optique » qui figure dans le dernier chapitre de la *Traumdeutung*⁷. Son commentaire prend à l'occasion quelque distance par rapport à la datation des enregistrements dans la mémoire mais la valeur référentielle du système des transcriptions successives conçu par Freud est soulignée à chaque reprise. En outre, bien que la lettre 52 à Fliess soit de loin antérieure à la seconde topique, Lacan y associe fréquemment le concept de répétition. Je partirai ici des trois séances du séminaire *Les psychoses*⁸ où il commente la lettre et j'y associerai certaines indications supplémentaires qui proviennent également, pour la plupart, de ce séminaire.

Le 15 février 1956, Lacan aborde la présentation du schéma Freud à partir d'une réflexion qui porte également sur la notion de *mémoire*. La simple existence de la mémoire, fait-il remarquer, soulève la question de savoir comment une trace laissée par une perception passée peut donner lieu à une transformation de la capacité de réagir telle qu'elle se manifeste actuellement. La question comporte donc deux aspects : comment s'effectue l'inscription

⁶ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 175.

⁷ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1976, p. 453 et ss.

⁸ Voir J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit.: séance du 15 février, du 14 et du 21 mars 1956, pp. 163, 205.

d'une trace ? Quelle relation s'établit entre cette trace et l'action qu'elle détermine ?

Comme nous l'avons vu, le premier aspect ne soulevait aucun problème pour le neurologue, qu'était Freud au moment où il écrit à Fliess. Lacan en illustre la solution par la description de l'expérience suivante. On place une pieuvre dans un aquarium et on y introduit des électrodes chargées, on constate que la pieuvre s'en approche, tend les bras vers elles et les retire vivement au contact du courant. Après cela, on constate que l'animal s'écarte prudemment à l'approche des électrodes : le choc électrique lui a appris la méfiance. Si on enlève artificiellement un certain nerf dans le cerveau de la pieuvre, on observe que l'acquisition de la méfiance ne se manifeste plus. On en déduit une relation entre le fait de s'écarter des électrodes et la présence d'une trace localisable dans l'appareil neuronique.

Cette conclusion n'est nullement contredite par l'explication de Freud dans sa lettre à Fliess. Elle ne résout pourtant pas le problème que soulève l'implication de la mémoire dans l'inconscient. Dans la mesure où l'analyse fait apparaître dans le symptôme l'émergence du « symbole d'un conflit défunt dans un conflit présent⁹ », elle confirme bien l'idée que la capacité de réagir actuelle doit avoir été modelée par la trace d'une expérience passée. Cependant, à la différence de ce que montre l'expérience plus haut décrite, l'effet d'accommodation ne consiste pas ici dans l'évitement d'une expérience douloureuse, mais au contraire dans sa répétition sur le mode symbolique. « Au nom du principe de plaisir, explique Lacan, l'être humain recommence indéfiniment les mêmes expériences douloureuses, dans les cas où les choses se sont connectées dans la mémoire de façon telle qu'elles persistent dans l'inconscient¹⁰. » Ici, l'exemple de la pieuvre ne nous est plus d'aucun secours. Ce qui spécifie la « mémoire freudienne », conclut Lacan, c'est qu'elle ne se situe pas « dans une sorte de continu de la réaction à la réalité, considérée comme source d'excitation¹¹ ».

Le schéma de Freud vient alors à point nommé. Il suggère en effet la façon dont la fonction de la mémoire pourrait s'interposer, chez l'être humain, entre le domaine de « la réalité conçue comme source d'excitation » et l'instance où se détermine la « réaction à la réalité », à savoir le « moi », en tant que siège de la conscience. Lacan poursuit donc son discours en s'y référant. Il ne changera rien au dispositif des transcriptions successives du schéma mais il prolongera la description des traces qui opèrent dans les trois registres. Prenant appui sur la conviction de la structure langagière de l'inconscient, il montrera que ces traces correspondent aux différentes phases de l'acquisition ou de la conquête du signifiant tel qu'il se présente dans le réel aux premiers temps de la

⁹ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits, op. cit.*, p. 269.

¹⁰ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses, op. cit.*, p. 173.

¹¹ *Id.*, *Ibid.*, p. 174.

vie. Pour le dire à l'aide d'une formule qu'il forgera deux ans plus tard, il associera aux traces contenues dans chacun des registres du schéma de Freud un moment particulier de « la prise du sujet dans le constituant de la chaîne signifiante¹². » Cette mise en relation étant établie, Lacan ne manquera pas de la rappeler chaque fois qu'il évoquera le schéma de Freud. Ainsi dira-t-il dans le séminaire de *L'Éthique* : « C'est pour autant que la structure signifiante s'interpose entre la perception et la conscience que l'inconscient intervient, que le principe de plaisir intervient, non plus en tant que *Gleichbesetzung*, fonction du maintien d'un certain investissement, mais en tant qu'il concerne les *Bahnungen*. La structure de l'expérience y gît et y est accumulée¹³. »

L'appréhension de la « structure signifiante » semble donc se trouver au centre de l'expérience dont le souvenir s'inscrit dans les différents registres de la mémoire conçus par Freud. Considérons ceci de plus près. Nous constatons tout d'abord que le « signifiant » dont Lacan élabore le concept tout au long du séminaire des psychoses permet au moins deux rapprochements avec « les signes » qui s'interposent entre perception et conscience dans le schéma. En premier lieu, comme le donne à penser Saussure, sa présence dans le réel se soutient essentiellement des « empreintes psychiques¹⁴ », qui en subsistent dans la mémoire ; en second lieu il s'apparente à la catégorie du signe, Lacan dira même, après avoir marqué la différence qui l'oppose au « signe naturel » et à la trace, que le signifiant est « un signe qui renvoie à un autre signe¹⁵ ».

Ces points de rapprochement ne nous permettent pourtant pas de saisir comment les « empreintes » qui supportent le signifiant dans la mémoire pourraient se répartir selon les trois registres décrits par Freud. En fait Lacan ne se fondera pas directement sur le cours de linguistique pour étayer son

¹² Voir, J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, inédit, séance du 12 novembre 1958 : « La psychanalyse nous montre essentiellement ceci que nous appellerons la prise de l'homme dans le constituant de la chaîne signifiante. »

¹³ J. Lacan, Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 64.

¹⁴ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Bibliothèque scientifique Payot, Paris, 1989, p. 98.

¹⁵ Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 188. Lacan reviendra par la suite sur cette assimilation du signifiant au signe, tout en élaborant considérablement le rapport du signifiant à la notion de trace (cf. Le séminaire X, *L'angoisse* : le signifiant est une trace mais en tant qu'effacée). La formule « un signe qui renvoie à un autre signe », sera pourtant reprise, presque textuellement dans le séminaire XXI, *Les non-dupes errent* : « Le rapport de l'homme au langage, ne peut se [...] simplement s'attaquer que sur le base de ceci : que le signifiant est un signe qui ne s'adresse qu'à un autre signe ; que le signifiant est signe qui fait signe à un signe, et que c'est pour ça que c'est le signifiant. » (Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, le 20 novembre 1973). Et à la fin de ce même séminaire (le 21 mai 1974), le signifiant sera à nouveau dissocié du signe, (« le signifiant se distingue du signe »). Mais l'explication qui donnée ici nous ramène pourtant à la formule précédente : « c'est tout au contraire sous la forme de ce que j'ai appelé le message reçu sous forme inversée que se pose le signifiant pour qui c'est en tant qu'il a rapport à un autre signifiant qu'il fait surgir un sujet, à savoir sa propre configuration. ».

commentaire du schéma, et aura plutôt recours à ce qui se dépose d'une élaboration originale qui porte sur la question du « signifiant dans le réel » et qui le conduira à mettre en évidence, concernant le signifiant, des propriétés qui étaient probablement ignorées de Saussure lui-même. L'une d'elle jouera un rôle important dans le commentaire du schéma de Freud, il s'agit de la distinction entre « signifiante et signification¹⁶ » qui repose, au moins en partie, sur la critique de la « correspondance biunivoque » du signifiant et du signifié. C'est dans la discussion qui tourne autour de cette critique que nous avons trouvé la formulation qui nous paraît la plus claire des propriétés sur lesquelles Lacan va se fonder pour répartir les traces du signifiant dans les registres du schéma de Freud.

Lacan semble s'opposer ici à Saussure dont il qualifie le célèbre schéma (celui de Saussure cette fois) de « discutable¹⁷ ». À y regarder de près, il semble que sa critique vise d'avantage une interprétation qu'il a lui-même forgée du schéma qu'une conception formellement soutenue par Saussure. Lacan décrit en effet le schéma comme s'il représentait la relation du signifiant au signifié alors qu'il était destiné à représenter selon Saussure la relation entre la pensée et les sons. L'intérêt que présente ici la critique de la correspondance du signifiant au signifié ne réside pourtant pas dans cette éventuelle controverse, mais dans l'un des arguments que Lacan avance pour la soutenir et, plus précisément, dans l'usage qu'il fera de cet argument après l'avoir explicitement formulé.

Le 1^{er} février 1956, Lacan se réfère en effet à l'histoire de la langue, pour soutenir qu'avec le temps, il se produit des glissements entre les deux systèmes du signifiant et du signifié. À tous instants, indique-t-il, « le système des significations humaines se déplace et modifie le contenu des signifiants, qui prennent des emplois différents ». Il s'ensuit que : « sous les mêmes signifiants, il y a au cours des âges des glissements de significations qui prouvent qu'on ne peut établir de correspondance biunivoque entre les deux systèmes¹⁸. » L'argument semble clore la discussion. Mais Lacan y revient dans les phrases qui suivent directement ce passage, et il y prend appui, pour soutenir que de tels effets de « glissements », survenant cette fois dans l'histoire d'un sujet et à l'occasion d'un conflit, permettent de rendre compte de la « surdétermination » et de la « duplicité » que Freud avaient déjà pointées dans l'émergence du symptôme : « Le matériel lié au conflit ancien est conservé dans l'inconscient à titre de signifiant en puissance, de signifiant virtuel, pour être pris dans le signifié du conflit actuel et lui servir de langage, c'est-à-dire de symptôme¹⁹. » La distinction qui se dessine ici entre le signifié et l'effet du « signifiant en puissance » ou du « signifiant virtuel » nous met sur la piste de la distinction qui va permettre de répartir les traces laissées par l'appréhension du signifiant dans

¹⁶ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 216.

¹⁷ *Id.*, *ibid.*, p. 135.

¹⁸ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 135.

¹⁹ *Id.*, *ibid.*, p. 136.

les trois registres du schéma de Freud. La « signifiante » viendra s'enregistrer au niveau des deux premiers registres, le signifié, en tant que dominé par la signification, n'y interviendra qu'à partir du troisième registre, celui du préconscient.

C'est ainsi qu'au niveau de la perception *Percep.*, c'est-à-dire au niveau de l'impulsion premièrement reçue dans l'appareil nerveux, Lacan situe d'emblée la structure du langage, en tant qu'organisation antérieure au sujet. « Le signifiant, dit-il, est donc donné primitivement, mais il n'est rien tant que le sujet ne le fait pas entrer dans son histoire, qui prend son importance entre un an et demi et quatre ans. Le désir sexuel est en effet ce qui sert à l'homme à s'historiciser, pour autant que c'est à ce niveau que s'introduit pour la première fois la loi²⁰. » La première appréhension du signifiant coïncide ainsi avec le moment où l'enfant éprouve pour la première fois sa propre implication dans le discours qui l'environne et qui s'adresse à lui. Le signifiant est « donné primitivement » parce qu'il est reçu de l'autre et qu'il est associé au don de sa présence. Il « n'est rien » parce qu'il ne signifie rien. Les premières ébauches de signifiante n'apparaîtront qu'au moment où le sujet se trouvera impliqué dans le jeu de signes qui le constitue. Le temps de cette première rencontre et de cette première implication, qui est aussi le temps d'une première symbolisation, semble alors coïncider avec le moment de l'ouverture du champ de la perception à la dimension synchronique du langage²¹. S'il en est ainsi, les « associations simultanées » que Freud signale dans l'organisation des *perceptions-signes* permettraient de rapprocher les traces mnésiques qui composent ce registre de ce qui se dépose dans la mémoire au temps de cette symbolisation première. Les connexions établies par Lacan entre ce qui subsiste de ce moment d'émergence du signifiant et ce qui s'en manifeste chez l'adulte en tant que *surmoi* confirment bien ce rapprochement. « Le surmoi, dit-il, est ce qui nous pose la question de savoir quel est l'ordre d'entrée, d'introduction, d'instance présente, du signifiant qui est indispensable pour que fonctionne un organisme humain, lequel a à s'arranger non pas seulement avec le milieu naturel, mais avec un univers signifiant²². »

À la suite de ceci, nous serions enclins à supposer que l'entrée en fonction des « autres associations », celles qui dépendent selon Freud des traces inconscientes de l'*Incs.*, devraient se rapporter au moment de l'ouverture de la subjectivité à la dimension diachronique du langage. La « liaison causale » dont Freud repérait l'émergence dans ce registre pourrait confirmer ceci : sa mise en fonction viendrait marquer le progrès de « l'historicisation » qui s'enregistre à ce moment, la fine ligne d'une relation causale viendrait s'y tracer, entre ce qui là maintenant, et ce qui est déjà passé. Mais il faudrait alors concevoir que le

²⁰ *Id., ibid.*, p. 177.

²¹ *Id., ibid.*, p. 214.

²² *Id., ibid.*, p. 214.

matériel qui se dépose dans la mémoire à ce moment conserve la trace d'une épreuve au cours de laquelle le sujet, ayant eu préalablement accès à la structure du langage, fait sienne la temporalité qu'elle lui impose, de sorte qu'il s'y trouverait immergé au point d'avoir à y retrouver la trame de ce qui deviendra sa propre histoire.

Les indications que nous trouvons à propos de l'Œdipe dans le séminaire *Les psychoses* ne contredisent pas non plus l'idée d'une telle immersion. Lacan y souligne en effet que le franchissement de cette épreuve suppose que le sujet « trouve sa place dans un symbolique préformé qui instaure la loi dans la sexualité ». « C'est en tant que la fonction de l'homme et de la femme est symbolisée, c'est en tant qu'elle est littéralement arrachée au domaine de l'imaginaire pour être située dans le domaine du symbolique, que se réalise toute position sexuelle normale achevée²³. » En outre, la position que prend le sujet dans l'Œdipe — et qui revient à « désirer l'objet d'un autre et le posséder par la procuration d'un autre²⁴ » — suppose que le désir s'y détermine dans un ordre distinct de la tendance naturelle. De plus, la problématique de l'identification qui en détermine l'issue, suppose que ce sujet soit pris dans une situation où il puisse être « à la fois lui-même et les deux autres partenaires ». Toutes choses que Lacan considère comme « impensables » si « le champ que nous avons localisé sous le nom de l'Œdipe n'a pas une structure symbolique²⁵. »

Mais les indications les plus parlantes que nous ayons trouvées, toujours dans ce même séminaire, concernant l'immersion du sujet dans le jeu du signifiant ne se trouvent pas ces observations sur l'Œdipe mais dans la description des manifestations de l'inconscient chez l'adulte et plus spécialement chez le névrosé. « Au niveau de la névrose qui a fait découvrir le domaine de l'inconscient freudien en tant que registre de la mémoire, le bonhomme, au lieu de se servir des mots, se sert de tout ce qui est à sa disposition, il vide ses poches, il tourne son pantalon, il y met ses fonctions, ses inhibitions, il y entre tout entier, il s'en couvre lui-même dans le dos, c'est lui qui devient le signifiant. Son réel ou son imaginaire, entre dans le discours²⁶. »

La description que Freud donne du préconscient (*Precs.*) dans la lettre 52 renvoie directement au langage. Le préconscient est constitué de « représentations verbales » et le contenu de la « conscience cogitative secondaire » avec lequel il communique se forme à partir de la « réactivation hallucinatoire des relations verbales ». Ces conceptions se maintiendront d'ailleurs et seront reprises dans la deuxième topique²⁷. Lacan, pour sa part,

²³ *Id., ibid.*, p. 200.

²⁴ *Id., ibid.*, p. 200.

²⁵ *Id., ibid.*, p. 224.

²⁶ *Id., ibid.*, p. 176.

²⁷ Voir S. Freud, « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1983, p. 231.

situe la signification²⁸ dans le domaine du préconscient et cette conception ne variera pas non plus chez lui, au moins jusqu'à *Subversion du sujet* où nous la retrouvons explicitement formulée²⁹. Plus précisément, dans le séminaire des psychoses, il associe le préconscient à ce qu'il appelle « la signification imaginaire du monde subjectif » et il suggère que c'est à travers elle que le sujet perçoit « la somme des impressions internes ou externes, des informations [qu'il] reçoit du monde où il vit³⁰ ». « La grande signification affective³¹ » qui domine ce monde préconscient n'a pas à proprement parler « structure de langage³² », elle est essentiellement imaginaire, mais elle « s'inscrit » et « se refond³³ » dans cette structure. L'incidence de la réactivation hallucinatoire des relations verbales décrites par Freud paraît donc se situer au niveau de cette « inscription » et de cette « refonte ».

Nous voyons ainsi que selon le schéma de Freud, ce qui se donne à saisir de la perception au niveau de la « conscience cogitative secondaire », se constitue sur la base d'un substrat préconscient et que la « réactivation hallucinatoire des représentations de mots » dépend des transcriptions qui la précède dans les deux premiers registres de la mémoire. Une importante conséquence découle de ceci et Lacan la résumera deux ans plus tard dans les termes suivants : « en fin de compte selon Freud, la réalité humaine se construit sur un fond d'hallucination préalable³⁴ ». Cette conclusion soulève immédiatement la question de savoir comment, la « réalité humaine » se dissocie de son arrière plan d'hallucination. Dans cette perspective, nous sommes d'abord amené à concevoir, comme Lacan le suggère dans ce passage, qu'« une sorte de critique récurrente » (de rationalisation ?) de la signification imaginaire a pour effet de complexifier et de préciser le contenu de cette signification au point de la rendre adéquate à ce que nous ce que nous appelons communément « la réalité », c'est-à-dire ce dont nous partageons l'expérience avec nos semblables³⁵. Plus fondamentalement, Lacan souligne avec insistance la fonction essentielle du franchissement de l'Œdipe dans la mise en place de cette réalité dissociée de l'hallucination : « pour qu'il y ait réalité, pour que le

²⁸ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 261.

²⁹ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, op. cit., p. 801.

³⁰ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 195.

³¹ *Id.*, *ibid.*, p. 185.

³² *Id.*, *ibid.*, p. 186.

³³ *Id.*, *ibid.*, p. 186.

³⁴ Lacan soulignera plus d'une fois cette implication du schéma de Freud, notamment dans *Le désir et son interprétation* (J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, inédit, séance du 3 décembre 1958).

³⁵ « En fin de compte selon Freud, la réalité humaine se construit sur un fond d'hallucination préalable », Voir J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, inédit, séance du 3 décembre 1958.

sentiment de la réalité devienne un juste guide, pour que la réalité ne soit pas ce qu'elle est dans la psychose, il faut que le complexe d'Œdipe ait été vécu³⁶. »

Par ailleurs, en associant aux différentes sortes de signes du schéma les différents moments de l'implication du sujet dans les jeux du signifiant, nous sommes amené à situer l'incidence de la structure du langage entre la perception et la conscience. Il apparaît ainsi que la prise du sujet dans la structure du langage ne détermine pas seulement la faculté d'appréhender la réalité *à travers* la *perception*, mais également la structure de ce qui est donné *dans* la perception en tant qu'elle se présente au conscient. La fameuse thèse lancée au début de la première séance du commentaire de la lettre 52 semble se retrouver ici : « la réalité est marquée *d'emblée* de la néantisation symbolique³⁷. » Ce qui disparaît *d'emblée* dans la « néantisation symbolique », et demeure « hors du champ qui correspond à une expérience notable » est donc la donnée première, la *Wahrnehmung*, « l'impression du monde extérieur comme brute, originelle, primitive³⁸ ». Ce qui s'y substitue, et prend l'accent de la « réalité humaine », dépend du matériel signifiant enregistré dans la mémoire, et qui s'interpose entre perception et conscience comme entre « chair et cuir ». Le commentaire du schéma de Freud rejoint ainsi l'une des avancées majeures de l'ensemble de l'élaboration effectuée cette année-là à propos des psychoses, celle qui prend place en première ligne dans la version écrite de ce séminaire. Le schéma R, qui figure plus loin dans ce même écrit³⁹ confirme d'ailleurs cette constatation en permettant de « visualiser » « les lignes de conditionnement du *perceptum*, autrement dit de l'objet, en tant que ces lignes circonscrivent le champ de la réalité, bien loin d'en seulement dépendre⁴⁰. »

*

* *

La « formalisation de la chaîne parlante », ou « chaîne L », qui occupe une partie du texte « Le séminaire sur La lettre volée⁴¹ » va nous permettre de faire un pas supplémentaire dans la direction de la « jonction » qui nous occupe ici.

Bien que Lacan n'y mentionne pas la lettre 52 à Fliess, deux raisons nous incitent à nous y référer. En premier lieu, l'appareil élaboré par Lacan pour construire la chaîne L vise à cerner la même question que le schéma de Freud : l'un et l'autre tentent de rendre compte de « la mémoration dont il s'agit dans

³⁶ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 224.

³⁷ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, op. cit., p. 168.

³⁸ J. Lacan, Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 62.

³⁹ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, op. cit., pp. 531, 583.

⁴⁰ *Id.*, *ibid.*, pp. 552-3.

⁴¹ J. Lacan, « Le séminaire sur la lettre volée », *Écrits*, op. cit., p. 46 et ss.

l'inconscient⁴² ». En second lieu, cet appareil ne fonctionne pas autrement que le dispositif décrit par Freud dans son schéma : l'un et l'autre procèdent par transcriptions successives s'échelonnant en trois niveaux. Il ne nous paraît donc pas abusif de comparer les trois niveaux de codage intervenant dans l'appareil élaboré par Lacan avec les trois registres de la mémoire conçus par Freud : la donne réelle qui fait l'objet du premier codage y occupe la place de la *Wahrnehmung*, et la chaîne L où Lacan situe entre autre le moi, y décrit le contexte où prend place le registre du conscient. L'originalité de Lacan dans ce domaine paraît alors se limiter à la spécification des systèmes de signes qui opèrent à chaque niveau. Mais nous savons que cette contribution, qui peut paraître modeste, portera ses fruits puisque l'examen des suites de signes expérimentalement générées par le jeu des transcriptions permettra de dégager sous le nom de « détermination symbolique » une propriété des mécanismes inconscients qui n'avait pas été explicitement formulée par Freud.

Or, la notion même de cette détermination nous assure que ce qui en résulte ne dépend pas directement des traces qui supportent la mémoire au niveau de l'appareil neuronique mais, beaucoup plus fondamentalement, du jeu des transcriptions qui s'opèrent entre elles dans les différents niveaux de l'appareil. La démonstration à laquelle se livre Lacan en faisant fonctionner son appareil de transcription est éloquente sur ce point. Nous rapprocherons alors cette conclusion d'un autre fragment du commentaire du schéma de Freud, figurant cette fois dans *L'éthique* : « le progrès auquel Freud s'intéresse, dit Lacan, se situe donc quelque part qui n'est pas tellement à identifier, au point de vue de la topologie subjective, avec un appareil neuronique. Ce qui se passe entre *Wahrnehmung* et *Bewusstsein* doit tout de même avoir affaire, puisque c'est ainsi que Freud nous le représente, avec l'inconscient — cette fois non pas seulement en fonction, mais en *Aufbau*, en structure, comme il s'exprime lui-même en faisant l'opposition⁴³. » Nous en concluons que c'est dans le champ d'effectivité qui s'interpose entre l'appareil neuronique et le contenu de la conscience, que se détermine l'effet de la *structure* (*Aufbau*) dont dépend l'instance répétitive de l'inconscient. « Plutôt que de rien du réel, qu'on se croit en devoir d'y supposer, c'est justement de ce qui n'était pas que ce qui se répète procède⁴⁴ », dira Lacan dans « Le séminaire sur la lettre volée ».

Dans ce même texte, Lacan souligne que son travail de formalisation n'est qu' « exercice ». Il précise également qu'un reste s'en impose : « le formalisme d'une certaine mémoration liée à la chaîne symbolique ». L'exercice n'est donc pas vain et c'est ce qui nous incite à considérer de plus près, à titre d'exercice également, les relations que nous pourrions établir entre les trois

⁴² *Id.*, *ibid.*, p. 42.

⁴³ J. Lacan, Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 64.

⁴⁴ J. Lacan, « Le séminaire sur la lettre volée », *Écrits*, *op. cit.*, p. 43.

degrés de transcription du schéma de Freud et les trois systèmes codage introduits par Lacan dans sa construction.

Ceci nous conduit à mettre en relation les *perceptions-signes* du schéma de Freud avec le premier degré de codage de l'appareil élaboré par Lacan. La transcription consiste ici dans « la simple connotation par (+) et (-) d'une série jouant sur la seule alternative fondamentale de la présence et de l'absence ». Le jeu de l'enfant à la bobine, qui préoccupe Freud au moment où il bâtit le concept de répétition, apporte un exemple de comportement induit par cette acquisition chez l'enfant, et Lacan ne manque pas de l'évoquer. Pour ce qui est de l'adulte, nous avons déjà signalé qu'il rapportait au surmoi l'incidence des transcriptions qui procèdent des *perceptions-signes*. Dans « Le séminaire sur la lettre volée » il évoque sous un autre jour l'incidence de cette alternative fondamentale et dira que « l'homme, littéralement, dévoue son temps à déployer l'alternative structurale où la présence et l'absence prennent l'une de l'autre leur appel⁴⁵. »

Si nous poussons plus loin le rapprochement, nous prendrons pour exemple de ce qui se transcrit au niveau *Incs.*, le résultat des codages effectués à l'aide des signes (1), (2), (3). La première ébauche de la notion de causalité, dont Freud souligne l'émergence dans ce registre paraît alors liée à un dispositif de codage composé de trois termes, minimum imposé à ce que le sujet s'y trouve pris en tant que « lui-même et les deux autres partenaires ». Le rapport à l'ouverture de la dimension diachronique du langage et à la « relation causale » que nous avons relevé à ce niveau se retrouve alors dans l'émergence de la « liaison essentielle de la mémoire » que Lacan fait apparaître dans la série des transcriptions opérées à l'aide de ces trois signes.

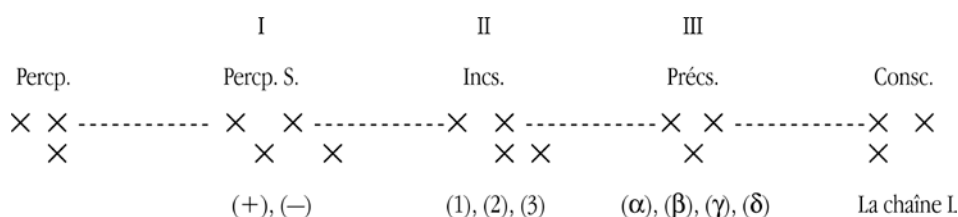
Mis en correspondance avec le niveau de transcription préconscient, le codage quaternaire des α , β , γ , δ devrait être rapproché du franchissement de l'Œdipe. « La formalisation la plus simple de l'échange⁴⁶ » que Lacan débusque à ce niveau dans les séries transcrites se rapporterait à la mise en place de la signification imaginaire du monde subjectif, et conditionnerait l'accès à ce que nous avons appelé « la réalité humaine ».

La réécriture enfin de la chaîne des α , β , γ , δ à l'aide des signes 0 I et des parenthèses produit la chaîne L. Lacan spécifie les différentes séquences qui s'y déroulent et rapporte à chacune d'elle l'un des termes dont il connote le schéma L. Ce qu'il décrit alors comme le « moi du *cogito* (psychologique) soit du faux *cogito*⁴⁷ » en le rapprochant de l'une de ces quatre séquences nous ramène au « conscient » et la « conscience cogitative secondaire » que Freud place à l'extrémité de son schéma.

⁴⁵ *Id., ibid.*, p. 46.

⁴⁶ *Id., ibid.*, p. 49.

⁴⁷ *Id., ibid.*, p. 56.



La « chaîne L » nous apparaît ainsi comme une présentation formelle de l'ensemble des relations à l'intérieur desquelles se déterminent les quatre termes du schéma L. Aussi formelle qu'elle soit, elle nous rappelle que le sujet se constitue et se détermine dans les relations de la chaîne symbolique et que son implication au lieu de la parole, c'est-à-dire au lieu de l'Autre, « s'étend aussi loin dans le sujet qu'y règnent les lois de la parole, c'est-à-dire bien au-delà du discours qui prend du moi ses mots d'ordre⁴⁸ ». La découverte de cette implication précède évidemment cette élaboration formelle, mais cette dernière présente l'avantage de nous donner à concevoir la façon dont la « mémoration primordiale au sujet⁴⁹ » répartit ses effets dans la temporalité propre de la structure langagière où le moi se situe normalement par rapport à ce qui se présente à lui comme « réalité ».

Aussi abstraite qu'elle paraisse, la chaîne parlante, nous paraît alors se rapprocher d'une description beaucoup plus imagée que Lacan propose dans le séminaire des psychoses. Nous pensons ici à cette « modulation » où se profile le « tout venant de l'expérience humaine » et où s'organise « le discours permanent qui soutient le quotidien⁵⁰ ». Il s'agit aussi bien de cette « phrase » qui « recouvre de sa trame tout le vécu humain », qui « se continue même si la conscience s'en détourne »,... et vis-à-vis de laquelle l'une des occupations du moi est « de ne pas être empoisonné de cette phrase qui continue toujours à circuler, et ne demande qu'à resurgir sous milles formes plus ou moins camouflées et dérangeantes⁵¹. » « Que ça se passe sans qu'on y pense aurait pu être qualifié pendant longtemps d'énormité, mais ce ne peut pour nous en être une — l'idée même d'une pensée inconsciente, ce grand paradoxe pratique qu'apporte Freud, ne veut pas dire autre chose⁵². »

Dans cette perspective, ce qui se fait sentir dans « tant d'expériences que les hommes vivent sans penser qu'ils pensent », et aussi bien ce qu'ils éprouvent dans le désir, l'ennui, la claustration, la révolte, la prière, la veille ou la panique pourrait effectivement prendre consistance dans des entrelacements d'éléments signifiants dont le défilement échappe à leur conscience alors même qu'ils structurent leur relation à la réalité en y introduisant la fonction de la

⁴⁸ J. Lacan, « La chose freudienne », *Écrits, op. cit.*, p. 431.

⁴⁹ J. Lacan, « Le séminaire sur la lettre volée », *Écrits, op. cit.*, p. 56.

⁵⁰ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 284.

⁵¹ *Id.*, *ibid.*, p. 128.

⁵² *Id.*, *ibid.*, p. 127.

mémoire. La relation, ou la jonction entre cette *dimension d'Autre-chose* et l'autre scène, celle de l'inconscient, apparaît alors comme concevable.

À poursuivre encore dans cette voie, il apparaît aussi que cette chaîne symbolique, ne constitue pas à proprement parler un « dedans du corps ». Elle est supportée par l'empreinte psychique laissée par des expériences passées, mais la structure du langage qui l'organise et en commande le défilement repose elle sur le matériel signifiant qui constitue la langue. Or la langue, à en croire Saussure n'est complète dans aucun individu et n'existe à proprement parler que dans « la masse », ce qui la rend solidaire des « principes permanents des organisations collectives, hors desquelles il ne semble pas que la vie humaine puisse longtemps se maintenir ». « Ce langage, nous pourrions l'appeler intérieur, mais cet adjectif, déjà fausse tout. Ce monologue intérieur est en parfaite continuité avec le dialogue extérieur, et c'est bien pour cette raison que nous pouvons dire que l'inconscient est aussi le discours de l'autre⁵³. »

⁵³ *Id., ibid.*, p. 128.